

1

Rome, 12 avril 65

Après la douleur vive, la lenteur de l'écoulement du temps, confus comme l'est celui des rêves, puis viendraient la torpeur sourde, l'estompement des sensations et des phénomènes, le vacillement du souffle, les craquements dans les oreilles comme échos aux râles, l'abandon de soi, l'envol de l'âme.

C'est ainsi que le vieux Romain se remémorait ce qu'il n'avait pas encore vécu, mais que sa puissante imagination avait tissé dans les arcanes de ses angoisses, quand il méditait, si souvent, cet acte volontaire d'interrompre sa propre existence.

Et tandis que les esclaves s'affairaient, ce jour était venu, celui qui signait l'accomplissement d'une longue vie de philosophe, fatigué des choses humaines, et dont la nudité vieillissante semblait traduire l'histoire de Rome et le déclin de l'Empire à venir.

Déposées sur un tissu blanc, les lames qui allaient trancher ses veines étaient prêtes, bien aiguisées pour laisser s'échapper sans entrave son sang dans le

bain chaud, déjà fumant, préparé comme une matrice mortelle.

En fait, il ne savait rien. Il ignorait ce qu'il allait ressentir. Lui qui avait distribué des principes aux hommes, exploré par la pensée les ressorts de leur destin, élaboré des théories politiques, rédigé dans la ferveur de l'inspiration féconde des tragédies immortelles, il était dans l'incapacité de définir, de traduire, l'expérience qu'il allait vivre dans quelques instants, et dont il ne ferait jamais récit.

Il ne doutait pas que d'autres le feraient pour lui, car la postérité l'attendait, mais qu'est-ce, la mémoire des hommes, au regard de la sensation d'être au monde ? On frissonne pour la mémoire tant qu'on est loin d'en faire partie ou d'en être l'objet.

Il songea aux volutes de sang diluées qui animeaient l'eau du bain. Y verrait-il une esthétique particulière ? Aurait-il assez de détachement pour s'interroger dessus, lui, le stoïcien, pour qui la mort était comprise dans la vie dont elle était la véritable finalité, et qu'il fallait rendre intelligible aux vivants ? Que redoutait-il le plus : la fuite de son existence par l'ouverture de sa chair tranchée, ou savoir qui il était vraiment ?

Il avait suffisamment vécu pour tout connaître de la pertinence des regrets et de l'impertinence des désirs. Il avait connu la liberté et l'exil, les deux espaces dans lesquels un homme se meut. Son choix délibéré était son solde de tout compte.

Il se montra néanmoins soucieux du regard de sa femme, elle était dans la pièce avec lui, mimant le consentement à la perfection. Devait-il la garder auprès

de lui durant le supplice, ou l'écarter de sa vue ? C'était sans doute là sa dernière question philosophique.

Il perçut le malaise de ses esclaves qui avaient terminé les préparatifs et ne savaient pas vraiment comment l'annoncer au maître de maison. Il esquissa presque un sourire et leur facilita la tâche en s'avancant vers la cuve remplie d'eau chaude. Il allait d'abord quitter le sec pour l'humide, puis le solide pour l'éther.

Il se mit entièrement nu et se rendit compte qu'il ne toucherait plus personne. Ses derniers efforts musculaires, les dernières pressions exercées par ses doigts, seraient pour le bois de la cuve.

Allait-il regarder une dernière fois dans le blanc des yeux d'un vivant ? Allait-il prononcer des mots, qui avaient tant nourri sa vie, ou était-il déjà entré dans le silence ?

Il se rapprocha de la cuve, laissant la vapeur humecter son visage, comme première enveloppe de son linceul. Il souleva la jambe pour entrer dans l'eau, un pied sur la terre et l'autre dans le liquide qui épouserait son sang.

Il eut alors une pensée qu'il aurait voulu être la dernière. Il allait abandonner ce monde, mais il ne quittait pas l'Univers.

*Début mars 1810, quelque part entre l'Italie
et la France*

Cette pluie ne cesserait-elle jamais de tomber ? Froide, pénétrante, rendue fouet par le vent, elle harcelait le convoi comme si elle voulait le dissoudre, en le soumettant à une mitraille liquide. L'environnement montagneux hostile était conforté dans son rejet des hommes, avançant comme une procession voûtée et douloureuse, soumis au mépris minéral, aux gesticulations fantomatiques des végétaux secoués. Le ciel plombé fermé à double tour ne laissait filtrer aucun doute sur l'insatiable appétit de la tempête.

Le capitaine Bertrand s'attendait à voir surgir à tout moment un torrent de montagne tonitruant qui les emporterait tous, abrégeant la souffrance des hommes et des bêtes. Il avait connu des expéditions périlleuses, des marches forcées jusqu'à épuisement, des missions piégées par le froid glacial ou la chaleur infernale, mais il ne lui avait jamais semblé être ainsi directement pris pour cible par la nature. Son cheval résigné, abruti, avançait au pas, ne cherchant plus à détecter les embus-

caedes répétées des cailloux, indifférent à la rocaille qui lui raclait les sabots, donnant à son allure chaotique celle d'une monture en voie de désarticulation.

Ruminant par petites bouffées de vapeur, la cape trempée, Bertrand détestait sa mission en silence, il ne la comprenait pas. Un tel déplacement de chariots, de troupes, pour transporter des milliers de paniers de vieux papiers de Rome à Paris, lui semblait une débauche d'énergie inutile. Mais il n'était qu'une portion du vaste convoi, l'un des maillons d'une chaîne, et surtout, on ne discutait pas les ordres de l'Empereur, on ne songeait même pas à le faire.

Ils avaient quitté la plaine depuis longtemps, et les chemins escarpés sous ces trombes d'eau ralentissaient considérablement la progression, érodaient le courage des hommes, anesthésiaient leur volonté. Cet état de torpeur n'était pas acceptable pour un officier, et l'effroi du capitaine Bertrand n'en fut que plus violent lorsqu'il perçut un craquement doublé du chuintement lourd d'une masse qui se décrochait de l'étroit sentier, pour entamer une irréversible glissade vers le vide. La roue d'un chariot de son groupe venait de se rompre, déséquilibrant le véhicule et son contenu, qui basculèrent dans la boue, menacés d'être emportés par la pente abrupte, et engloutis par la brume laiteuse.

La colonne se figea, les hommes d'abord passifs, sans ordre reçu, que Bertrand devait formuler au plus vite. Il sauta de cheval pour constater les dégâts et les pertes, et ordonna aux fantassins les plus proches de tenter de sauver quelques paniers, une démarche à laquelle il n'accordait lui-même aucune pertinence, mais l'attention du fonctionnaire civil l'accompagnant s'était immédiate-

ment et résolument portée sur lui. Napoléon n'aimait pas les hommes incapables de prendre des initiatives. Bertrand devait faire bonne figure, car son nom figurait désormais dans un rapport, et l'époque voulait que les rapports soient lus.

Il aboya des encouragements sincères aux troupiers qui se démenaient, glissant à leur tour, ferrailant contre l'hostilité invisible de la gravité et la boue qui suçait pieds et jambes. D'autres hommes se résolurent à transférer sur des chariots intacts les paniers qui avaient échappé à la chute, tandis que le chariot vidé, pour faire de la place, était poussé dans l'abîme où des troncs d'arbres en aval se chargèrent de le disloquer complètement.

Tout à son rôle de chef dérisoire, le capitaine Bertrand ne prêta pas attention à la berline plus confortable, rideaux fermés, pressant l'allure, dont il était difficile de savoir si elle faisait partie du convoi ou pas. Elle était escortée par un nombre impressionnant de hussards. Même les sapeurs qui s'attelaient à la tâche sur le lieu de l'accident furent à peine distraits, feignant d'ignorer aussi la mauvaise humeur du capitaine Bertrand.

Paris, de nos jours

« *B*onsoir jolie madame. Je suis venu vous dire bonsoir »...

La station de radio qui remplaçait la sonnerie stridente du réveil de l'historien François Lapierre ne manquait pas d'humour ce mardi matin, en diffusant cette chanson de Charles Trenet qui fit sortir l'universitaire de son sommeil.

« Je ne réclame qu'un peu d'espoir »...

Cette situation l'amusa, il s'entendait presque parler à sa collègue slovène, une inconnue rencontrée la veille au soir dans ce cocktail de présentation de livre chez son éditeur qui avait toujours pris soin de ses invités, leur laissant un total libre arbitre dans la consommation du champagne dont il était un véritable amateur, très laxiste dans la distribution des bouteilles à ces occasions.

Décidément, François, la langue pâteuse, dut bien constater que son libre arbitre lui avait une fois encore joué des tours, et que sa maladresse avait été loin de faire honneur à la blondeur éclatante de l'historienne exotique.

Le café étant prioritaire, et ses cours ne débutant qu'à 10 heures à la faculté des lettres de la Sorbonne, il calcula le nombre de tasses à préparer dans le temps qui lui était imparti, et le percolateur lancé, il ouvrit les rideaux de son salon en admirant la vue splendide sur Paris qui s'offrait à lui. Son appartement, situé en hauteur, place Vauban, donnait directement sur les Invalides, qu'il saluait chaque matin, comme un rite salvateur destiné à l'épargner le plus possible des aléas de la vie.

Cet appartement était un héritage. Il avait beau être un historien de renom, la catégorie sociale dont il faisait partie avait progressivement quitté le centre de la capitale pour la périphérie, au rythme des érosions régulières du pouvoir d'achat des enseignants universitaires. Cette catégorie étant minoritaire, et réputée aisée sur le plan financier aux yeux de l'opinion publique, elle n'avait aucune chance de susciter l'intérêt d'un parti politique, même le plus démagogique.

Après sa toilette, laissant derrière lui le désordre d'un célibataire de quarante-trois ans, François s'installa devant son ordinateur, le café fumant à portée de main, pour partir à la découverte des ultimes *breaking news*, de ses courriels et de l'activité de ses réseaux sociaux.

Il débuta par ses courriels, dont le traitement répondait lui aussi à un rituel bien établi. Il éliminait sans les lire les annonces de toutes sortes et autres spams, puis ouvrait tous ceux qui restaient, en répondant rapidement à ceux qui n'attendaient qu'une ligne de sa part, et en laissant pour plus tard ceux qui exigeaient un peu de concentration, les plus importants. Il faisait partie de cette catégorie d'utilisateurs qui répondaient *en retard* à ses courriels

les plus importants, c'est-à-dire avec un délai dépassant au moins vingt-quatre heures, mais en nostalgique de la lettre, de l'enveloppe et du timbre, il estimait que ce délai d'attente était le propre de toute correspondance digne de ce nom, un argument qui constituait en réalité une excuse à sa paresse en la matière.

Un courriel attira néanmoins son attention, il datait du jour à 2 heures du matin, il émanait d'une adresse nationale italienne ou « it », mais surtout, son intitulé intriguait : « Message urgent pour Monsieur le Professeur François Lapierre ». Qui, en dehors des échanges purement institutionnels, lui donnait encore du « Monsieur le Professeur » ? En général, y compris de la part des étudiants, c'était un vague « Bonjour » pour débiter et un flou « Bien à vous » pour terminer. Mais un « Monsieur le Professeur », cela méritait un brin d'intérêt supplémentaire. Il ouvrit le courriel, il était bref : « Monsieur le Professeur, je vous prie de bien vouloir m'excuser pour vous aborder ainsi de façon aussi cavalière » – *cavalière* ! Il y avait encore des gens pour utiliser ce terme, c'était magnifique – « mais je suis à Paris seulement pour quelques jours, et je me permets de solliciter un rendez-vous, afin de vous soumettre une requête très importante. Votre heure sera bien entendu la mienne ». Et c'était signé Laura Zante.

Nul doute que cette personne, dont il ne connaissait pas l'existence, venait d'éveiller sa curiosité. Un *curriculum vitae* en format PDF était attaché au courriel. Il l'ouvrit pour découvrir une série d'informations professionnelles la concernant. Il nota l'absence de photo. Il s'agissait d'une chercheuse italienne de trente et un ans, d'origine sicilienne, docteur en histoire

de l'université de Palerme, avec une belle production scientifique sur des thématiques liées à l'histoire des représentations et des mentalités. Une littéraire donc. Elle avait manifestement un petit faible pour le XVIII^e siècle. Très bien. Sinon, elle galérait, comme tous les chercheurs italiens de sa génération, ballotés entre bourses de recherche et séjours à l'étranger, avec l'obligatoire pèlerinage à Paris pour ceux, de moins en moins nombreux, qui parlaient le français. Un parcours sans faute, qui autrefois lui aurait fait décrocher la lune, mais qui aujourd'hui se prolongeait par une errance professionnelle chaotique. Sa démarche, pour solliciter ainsi un rendez-vous dans l'urgence, tenait sans doute de cette situation. Mais l'humeur de François était bonne ce matin, et il décida de la prendre au mot concernant sa disponibilité. Il vérifia dans son agenda, il pouvait la caser aujourd'hui à 16 heures, juste avant un cours. François entama une réponse rapide :

Madame Zante,

Votre courriel m'est bien parvenu.

Compte tenu de la situation d'urgence que vous évoquez, je peux vous recevoir aujourd'hui à 16 heures dans mon bureau à la Sorbonne.

Il cliqua sur « Envoi », et n'attendit pas dix secondes pour recevoir la réponse :

Merci infiniment, Professeur Lapierre, je serai là au rendez-vous.

Elle était manifestement au taquet.

François commençait à être pressé par le temps, mais il ne résista pas à l'envie d'initier de brèves recherches sur Google concernant l'historienne Laura Zante. Des actes de colloques, des couvertures de livres, des horaires de répétitions dans des institutions universitaires, des articles en libre accès, aucune photo d'elle. Curieux. Il passa sur Facebook, et là encore, rien. Il y avait d'autres Laura Zante, l'une coiffeuse à Honolulu, l'autre ornithologue en Nouvelle-Zélande, l'autre encore jeune adolescente de Québec, productrice de *selfies* à la chaîne, mais pas de profil d'une historienne sicilienne. Étrange.

Un regard sur l'heure le ramena à sa réalité, il éteignit son ordinateur, rassembla ses affaires et quitta son appartement pour rejoindre la Sorbonne en transports en commun, en oubliant d'éteindre le percolateur.

Il était 16 heures pile. La sonnette de la porte du bureau du professeur Lapierre retentit. François patienta quelques instants avant d'inviter la personne à entrer, se préparant à mimer l'allure de l'enseignant débordé. Mais lorsque la porte s'ouvrit, il eut instantanément le sentiment, erroné, de perdre sa contenance. L'apparition de la jeune chercheuse italienne lui provoqua une véritable décharge électrique. Elle était tout simplement splendide, d'une féminité naturelle à couper le souffle, qu'elle ne cherchait pas à exalter — c'était inutile, et elle le savait forcément. Elle était vêtue d'un jean et d'un chemisier blanc, le visage savamment maquillé.

— Asseyez-vous, madame, je vous en prie, dit François, en pensant spontanément qu'une telle beauté ne pouvait être célibataire.

Et il se demanda d'emblée comment il était possible qu'elle soit historienne, réflexe machiste d'un vieux garçon, rat de colloques universitaires.

Faisant preuve d'amabilité, il lui proposa une boisson, qu'elle refusa tout autant par politesse, se doutant qu'il n'évoluait pas dans un environnement où il pouvait

presser sur un bouton pour formuler une demande de cette nature et se faire servir par une secrétaire toute dévouée.

— Merci infiniment, professeur, de me recevoir ainsi si rapidement, je vous imagine particulièrement occupé. Mais sachez que c'est un véritable honneur pour moi de vous rencontrer, dit-elle avec le sérieux de circonstance.

François buvait du petit lait, même s'il se doutait que le compliment était formel avant d'être peut-être sincère. Il trouva néanmoins ses mots.

— Pas de souci, votre brillant CV plaidait pour vous, et je connais bien un des lecteurs de votre thèse, dit-il avec une certaine condescendance.

— Ah oui ?

— Le professeur Buglione. Nous avons écumé quelques congrès ensemble, se remémora François.

Laura fit l'effort de ne pas se rembrunir, se souvenant que le professeur Buglione l'avait draguée comme un malade lors du pot de thèse qu'elle avait offert à l'assistance après sa soutenance. La promesse de sa part de l'aider à publier sa thèse chez un éditeur renommé s'était évanouie instantanément quand elle lui avait tourné les talons.

Laura ne laissa pas le silence s'installer.

— Je sais que votre temps est compté, professeur, et j'étais très laconique dans mon courriel. Permettez-moi de vous expliquer les motifs de ma sollicitation.

François nota que son français était impeccable, sans cet accent qui fait le charme des intellectuels italiens, mais qui brouille l'oreille à l'heure d'écouter une communication savante après un déjeuner. Il s'autorisa aussi un constat malheureux : il était évident que

cette femme était inaccessible, et qu'il devait renoncer d'emblée à dépenser son énergie dans une entreprise de séduction vouée à l'échec. Il décida que cet entretien allait comporter sa part de calvaire.

— Bien, dites-moi ce qui vous amène et ce que je peux faire pour vous, souffla François, résigné.

Au demeurant, il énonçait systématiquement cette formule rituelle qu'il savait teintée de paternalisme devant toute personne qui le sollicitait dans son bureau.

— Voilà, s'avança Laura, cela concerne un document historique un peu particulier, que j'ai découvert récemment. Ce document est constitué d'un texte en latin classique et d'une traduction française qui date du début du XIX^e siècle. Il s'agit d'un document très singulier et s'il est authentique, il pourrait constituer une découverte majeure.

François fut soulagé de constater que l'historien reprenait le dessus sur l'homme, sa curiosité intellectuelle était piquée. Il ne s'agissait pas d'une demande de bourse, d'une lettre de recommandation ou de son indispensable contribution à un réseau international de chercheurs bien sûr complètement novateur, qui sans nul doute drainerait de confortables subsides européens au terme d'une montagne de démarches administratives et de coups de pouce aux bons endroits dans les arcanes des lobbies bruxellois.

— S'il est authentique, dites-vous... Vous n'avez pas encore pu le déterminer ?

— Précisément, professeur, vos lumières me seraient très utiles en la matière, vous êtes un spécialiste de la critique des sources et...

François l'interrompt.

— Mais vous êtes docteur en histoire, je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre en la matière. C'est le b.a.-ba du métier.

Laura hésitait.

— C'est que, professeur, voyez-vous, si ce document est authentique, alors il défie la raison. Et je crois qu'il l'est, mais j'ai besoin de l'avis impartial d'un historien qui possède une grande expérience. Vous êtes d'ailleurs la seule personne à qui je me confie.

François était de plus en plus intrigué. Si Laura voulait retenir son attention, elle était en train de marquer des points.

— Un document qui défie la raison ? Là, je ne vous suis plus, madame Zante.

Laura, qui trouvait le moment incongru pour lui préciser qu'elle était demoiselle, se demanda jusqu'où elle pourrait aller avec lui sans qu'il prenne ses jambes à son cou.

— Écoutez, dit Laura sur un ton plus affirmé, son contenu est une révélation tellement extraordinaire, à l'échelle de l'humanité, que le premier réflexe est de se détourner de ce document impensable, de le rejeter, de refuser son existence même. Je sais qu'il faut rester froid et rationnel devant les sources, mais celle-ci est hors catégorie.

François voulait sincèrement en savoir plus.

— Vous avez ce document avec vous ?

— Non, mais j'ai une copie. Et je crois que le mieux, si vous le permettez, c'est de vous confier cette reproduction pour que vous vous fassiez une idée par vous-même.

Elle venait de trouver une porte de sortie acceptable et François le comprit ainsi.

— Bon, d'accord, confiez-moi votre copie, je vais me pencher là-dessus.

— Merci infiniment, professeur, fit Laura, soulagée. Je reste à Paris jusqu'à vendredi, je sais que c'est un délai très court et que j'en demande beaucoup, mais si nous pouvions nous revoir d'ici là, j'en serais heureuse, et je pense que ce document va retenir votre attention.

François, détendant l'atmosphère, l'invita à lui communiquer la copie de cette fameuse source sans s'inquiéter. Elle était jeune, elle s'enflammait pour une trouvaille, et il allait la ramener sur terre, c'était classique, c'était son rôle. Laura s'exécuta et lui tendit une farde rouge peu épaisse.

— Merci infiniment, professeur, dit-elle en se levant spontanément et en lui tendant la main. J'attendrai que vous me contactiez. Voici mes coordonnées à Paris.

Il constata qu'elle ne lui confiait pas son numéro de portable. C'était mauvais signe.

En se préparant à quitter la pièce, Laura ne put s'empêcher de songer au trouble qu'elle avait provoqué chez le professeur Lapierre, et qui n'était pas exclusivement professionnel. Elle se doutait, s'il ne l'avait pas déjà fait, qu'il s'empresserait d'écumer Facebook pour trouver son profil. Ils le faisaient tous. Mais elle n'y était pas inscrite, pour éviter de passer son temps à rejeter des demandes d'amitié plus incongrues les unes que les autres.

— Au revoir, professeur Lapierre, bonne fin de journée.

— Bonne fin de journée, madame Zante.

Seul dans son bureau, François se remit de cette rencontre bizarre. Il décida de ne pas consulter pour l'instant la farde rouge, il le ferait le soir, chez lui, au calme. Il avait à présent quelques dossiers urgents à régler, et un cours à donner sur la donation de Constantin et Lorenzo Valla. Était-ce de bon augure ? songea-t-il en souriant.

Après son rendez-vous, Laura rentra directement à son hôtel, à deux pas de là, le Mercure, rue de la Sorbonne. Elle sauterait le dîner et se contenterait de thé, avant une soirée de travail dans sa chambre. Marchant à un rythme soutenu, et préoccupée de ne pas avoir tout avoué au professeur Lapierre, elle ne remarqua pas l'homme qui la suivait du regard dans la rue.